

LES TROIS ONÉSIME FRIGON

Par Marie-Jeanne Frigon-Ross

Il paraît qu'en généalogie, il faut toujours suivre l'ordre chronologique des événements. C'est ce que je vais tenter de respecter, en puisant à droite et à gauche les renseignements les plus exacts possibles.

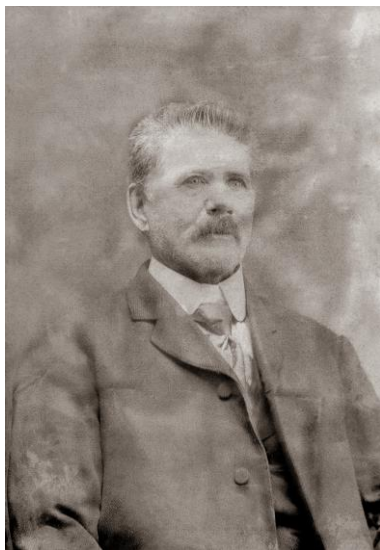
C'est sûr qu'il est nécessaire de recourir à la tradition orale, à mes souvenirs, aux recensements, aux photos datées, aux documents officiels et aux registres de généalogie, etc.

ONÉSIME FRIGON I 1851 - 1930

Onésime Frigon I, natif de Sainte-Geneviève-de-Batiscan, baptisé le 17 avril 1851 à Ste-Geneviève, il a vécu ses jeunes années en compagnie de son père Joseph Frigon et de sa mère Aurélie Vallée.

Il a été initié aux travaux d'un moulin à scie, puisqu'en 1871, l'on apprend qu'une Dame Massicotte a recours aux services de mon grand-père pour opérer le moulin à scie, dont elle est propriétaire à Ste-Clothilde-de-Horton.

Pour vous parler de mon grand-père, Onésime Frigon I : Voyez ce beau visage sympathique aux yeux très intelligents, toujours bien vêtu, avec souvent un nœud papillon, selon ma demi-sœur Éva.



Onésime Frigon I, vers l'âge de 65 ans



Marié à Jeanne Benoit vers 1891

D'après ce qu'on disait anciennement ; « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons lui une compagne », paroles du Seigneur de la Création du monde. Mon grand-père s'est marié trois fois.

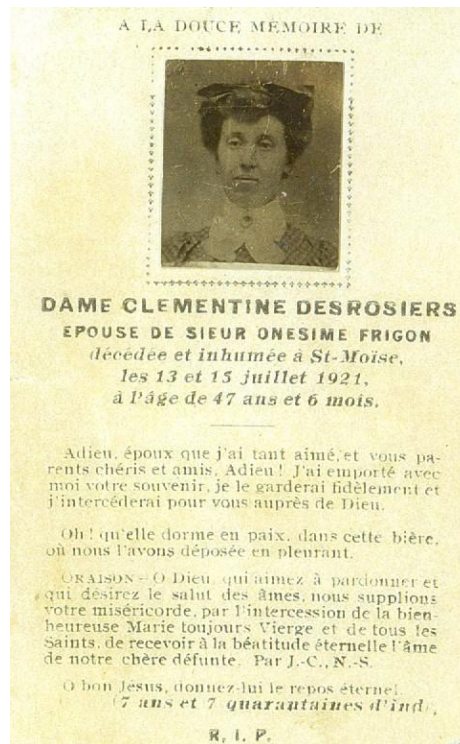
PREMIER MARIAGE :

Onésime Frigon I épouse Marie-Jeanne Benoît, le 14 avril 1874, à Ste-Clothilde-de-Horton, fille de Moïse Benoit et de Marguerite Lacharité. Mon père Onésime II est issu de ce mariage.

Enfants : 1 – Joseph (1874-1875), 2 - Moïse (1876-), 3 – Marie-Anne (1880-), 4 – Florence (1882-1884), 5 – Léonie (1884-1944), 6 – Onésime II (1885-1969), 7 - Wilfrid (1888-1931), 8 – Marie-Hilda (1890-1985), 9 – Antoinette Alice (?-)
Jeanne Benoit, décède à St-Damase, le 28 novembre 1893, sépulture à St-Moïse.

DEUXIÈME MARIAGE :

Le grand-père Onésime Frigon, vient s'établir à Ste-Angèle-de-Mérici. Il se marie avec Clémentine Bélanger, veuve de M. Desrosiers, le 3 avril 1894, fille d'Henri Bélanger et d'Euphémie Beaulieu.



En contractant ce mariage, la famille demeure au rang St-Charles de Ste-Angèle-de-Mérici. Lors du recensement de 1894, à Ste-Angèle-de-Mérici, la famille comprend les deux parents en plus de 10 enfants, dont cinq enfants Frigon : Marie-Anne, 13 ans ; Léonie, 10 ans ; Onésime, 8 ans ; Wilfrid, 6 ans ; Marie-Hilda, 4 ans et cinq enfants Desrosiers : Augustin, 14 ans ; Florentine, 12 ans ; Philomène, 10 ans ; Thomas, 7 ans et Napoléon, 5 ans.

Vers 1896, faute d'ouvrage au Canada, Onésime Frigon I déménage avec quelques membres de sa famille à Nashua, New Hampshire, aux États-Unis.

Onésime Frigon I y travaille comme employé du chemin de fer. Ses enfants étant en âge d'aller à l'école primaire, un soir après le souper, les enfants jouent ensemble à la maison, le jeu à « dos de cheval », mon grand-père voyant cela dit : « C'est ça qu'ils vous montrent à l'école ? Et bien, vous allez arrêter ça, et vous allez travailler. De sorte que, son fils Onésime II travaille dans une manufacture de bas.

Le grand-père n'a pas dû être plusieurs années là, car au recensement de 1901 il est à Sainte-Angèle-de-Mérici, dans le comté de Matapédia au Québec, avec son épouse et trois enfants. Son épouse était propriétaire d'une terre, achetée en 1895 à Saint-Angèle par contrat signé chez le notaire Thomas Pelletier de Mont-Joli.

D'après mon frère Robert, à son retour des États-Unis, mon grand-père a travaillé à Manseau avec son fils Wilfrid qui y était déjà installé avec sa famille, et où il y avait une belle forêt non exploitée.

Ensuite, on retrouve mon grand-père demeurant à St-Moïse.

TROISIÈME MARIAGE :

Onésime Frigon I épouse Josephte (Josette) Dumas, veuve de Firmin Cormier le 15 février 1915, à St-Moïse.

MOULIN À SCIE DE ST-MOÏSE :

J'ai une photo datée de 1919 on voit des hommes qui travaillent sans doute à un moulin à scie et qui attendent leur dîner préparé par le cuisinier Joseph Bérubé, qui est le fils par adoption d'Onésime II.

Selon ma demi-sœur Éva, le grand-père posséderait aussi un moulin à farine à St-Moïse, actionné par le même mécanisme que le moulin à scie.

Mon grand-père et ma grand-mère déménagent à Routhierville, où ma grand-mère a un fils qui y demeure, il se nomme Alphonse Cormier, qui travaille comme sectionnaire pour le C.N.R.

CONFIDENCES D'ARISTIDE FRIGON :

Permettez-moi d'ajouter à ce texte sur mon grand-père les confidences de mon cousin, Aristide Frigon qu'il m'a faites lors de la 1^{ère} rencontre des Frigon à Québec, le 17 octobre 1992. Il a bien connu son grand-père à partir de 1928. Il est venu rester chez mes parents, pour travailler au moulin à scie de Routhierville.

« D'après lui, mon grand-père était un homme d'une stature imposante, grand, bien bâti, sans gras superflu. Il avait les mains larges et épaisses d'un robuste travailleur.

Il se faisait un point d'honneur de couper sa corde de bois par jour, c.a.d. abattre, couper en quatre pieds, écorcer à la plaine des *pitounes* ou bûches, c'était de toute beauté de le voir travailler ».

Autres confidences d'Aristide Frigon à cette occasion, « J'aurais aimé que mon père ne m'empêche pas d'être embauché par mon oncle le curé Aristide Brûlé, comme employé au presbytère de Manseau. Il était mon parrain, il m'a dit que j'aurais eu une vie sans misère avec lui ». Sans doute que son père devenu veuf, voulait garder ses enfants le plus près possible de lui, qui est venu demeurer à St-Moïse chez sa sœur Marie-Hilda, avec sa fille Émérentienne et son plus jeune fils André.

MOULIN À SCIE DE ROUTHIERVILLE :

Pour ce qui est du moulin à scie de Routhierville, il a vraiment existé. Construit vers 1923, situé sur la côte, à l'est du village, au coin de la route qui se dirige vers l'ouest. Il a été construit par mon grand-père aidé de papa et d'employés. Il employait plusieurs travailleurs qui étaient nourris par Jos. Bérubé, son petit-fils par alliance, le même cuisinier qu'à St-Moïse.

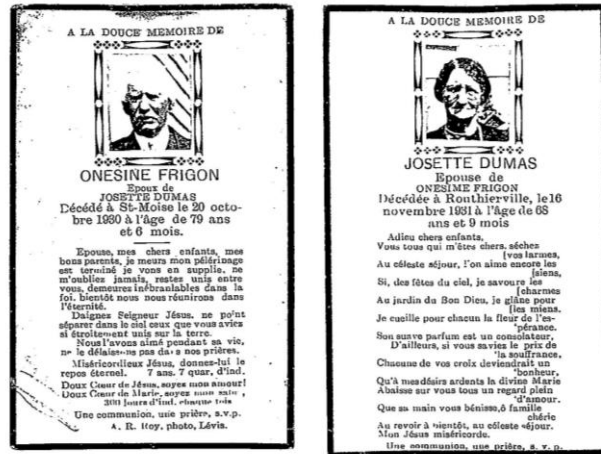
DÉCÈS D'ONÉSIME FRIGON I :

Après le décès de mon grand-père, j'avais trois ans, personne ne m'avait jamais expliqué les trois jours d'exposition des défunts. Je voulais savoir qu'est-ce qui se passait ? La récitation du chapelet, des prières, etc. Alors, c'est un de mes cousins, André Frigon qui m'a soulevée et j'ai demandé pourquoi grand-papa était couché là ? Mon cousin m'a dit: « Il dort ». Ces mots m'ont rassurée, pensant dans ma tête,

qu'il était malade et qu'il se réveillerait. Ensuite, le départ pour l'église. Tout le monde revient, sans grand-papa. On m'a dit qu'il était « parti au Ciel ».

Onésime Frigon I, sépulture le 20 octobre 1930, à St-Moïse.

Un an plus tard, sa femme Josephte (Josette) Dumas décède à Routhierville, le 16 novembre 1931, à l'âge de 68 ans et 9 mois.



ONÉSIME FRIGON II 1885 – 1969

Onésime Frigon II, dit « Nézime », né le 29 novembre 1885, à Nicolet, fils de Joseph Frigon et de Jeanne Benoit, baptisé le lendemain, parrain : François Lambert, marraine : Élisabeth Samson.

OCCUPATIONS :

Il a été employé de manufacture, bûcheron, charpentier-menuisier, tailleur de pierres, garde de feu pour le C.N.R., entrepreneur forestier et chasseur à l'occasion.

ÉMIGRÉ AUX ÉTATS-UNIS :

Dès l'âge de 10 ans, papa a travaillé aux États-Unis dans une manufacture de bas. Après la teinture, il mettait les bas de soie sur un moule pour les faire sécher. Il était tellement zélé à l'ouvrage, que l'un des ouvriers assis dehors après l'ouvrage, a dit aux autres : « Regardez ce petit gars, il travaille dix fois plus que le grand C... qui est à l'avant là-bas ». À son retour des États-Unis, il revient à Ste-Angèle-de-Mérici.

ST-ÉTIENNE DE MANICOUAGAN :

Il traverse le fleuve en automne pour aller sur la Côte-Nord, pour une saison de bûchage à la Mission de St-Étienne de Manicouaga, actuellement désigné « Le Vieux-Poste de Manicouagan », à Baie-Comeau. Au printemps suivant, il revient avec le bateau, avec un bon magot d'argent, ce qui lui permet de se marier.

PREMIER MARIAGE :

Onésime Frigon II, épouse en premières noces Clémentine Desrosiers, dite Du Tremble, sa demi-sœur, veuve de Jean-Baptiste Bérubé, le 8 novembre 1904, à St-Moïse, fille de Jean-Baptiste Desrosiers. Dans les registres de mariages, il est écrit : « ...fils mineur de feu Jeanne Benoit... ». Clémentine Desrosiers-Bérubé avait deux enfants :

ENFANTS BÉRUBÉ : 1 – Laura (1897-). 2 – Joseph (1899-)

ENFANTS FRIGON : 1 – Julie Éva, née le 17 avril 1905, à Rimouski.
2 - Onésime III, né le 21 mars 1908, à St-Moïse de Matapédia.
3 - Cécile, née le 18 mai 1910, à St-Moïse de Matapédia.

Clémentine Desrosiers, décède le 13 juillet 1921, à l'âge de 47 ans et 6 mois, à Routhierville, et est inhumée à St-Moïse, le 14.

ANTOINETTE ROY :

Permettez-moi de vous présenter ma mère, Antoinette Roy. Elle est née le 7 mars 1896, à l'Isle-aux-Grues. Ses parents déménagent à St-Alexis-de-Matapédia, au rang St-Benoit. Pensionnaire, pendant deux ans chez les Dames Ursulines à Rimouski, elle y a obtenu son diplôme d'enseignement et où elle a, en même temps, appris l'enseignement ménager, cours de cuisine, un cours de couture, « la technique de la couture à plat », non « la technique sur mannequin », la broderie blanche, la frivolité, qui représente un de ses passe-temps favoris, lors de fin de semaine, où elle ne prenait pas « Le Local » pour aller voir ses parents.

Lors d'un de ses trajets en trains, elle avait jaser avec un Prêtre ou un Père trouvant qu'à son âge, elle n'est pas encore mariée, lui a remis une petite prière à Saint Antoine, à réciter pendant une neuvaine et le dernier jour de la neuvaine, après avoir récité la dite prière, il lui dit que le premier homme qu'elle verrait, ce serait celui qu'elle marierait, et ce fut mon père.

Son diplôme en main, Antoinette a enseigné avec sa sœur Léonie à Malartic, en Abitibi, ensuite à l'Ile-d'Anticosti, chez la famille de son cousin Alphonse Gagnon, puis à Routhierville, à St-Léon-le-Grand, je ne sais pas si c'était comme remplaçante ou à plein temps, ensuite, occasionnellement, chez les Frères du Sacré-Cœur à Rimouski.

DEUXIÈME MARIAGE :

Deuxième mariage d'Onésime Frigon II avec Antoinette Roy, le 29 août 1923, à St-Alexis (Matapédia), fille de Louis-Georges Roy et de Justine Plourde.

Papa et maman demeurent à Routhierville dans la maison jaune, construite par mon père, avec les trois enfants issus de son premier mariage.

HOMME À TOUT FAIRE :

Au moment de son mariage avec maman, papa travaillait chez monsieur Alphonse Routhier, le chef de gare, marchand général, hôtelier, qui considérait papa comme son homme de confiance et homme à tout faire, seulement entre ses heures de patrouilles à l'emploi du C.N.R., mais cet ouvrage était saisonnier, seulement durant les mois d'été.

Je me souviens très bien l'avoir accompagné lorsqu'il allait prendre soin des animaux dans la grange-étable : cheval, vache, bœuf, porcs et poules pour accommoder les employés du chemin de fer et les familles du haut de la côte de Routhierville.

Pour compléter le personnel à l'emploi de Monsieur Routhier, des familles venaient s'installer tour à tour près de la rivière, tout à côté du pont, pour divers travaux et tâches de manœuvres, d'entretien sur l'ensemble des bâtiments : grange-étable, glacière, entrepôt du C.N.R. et sa maison familiale.

Enfants : 1 - Marie-Jeanne, née le 29 juin 1927, à Routhierville, Matapédia.
2 - Robert, né le 2 décembre 1928, à Routhierville, Matapédia.
3 - Georgette, née le 10 novembre 1931, à Routhierville, Matapédia.
4 - Georges-Henri, né le 10 novembre 1931, à Routhierville, Matapédia.
Ces deux derniers sont jumeaux.

NOTRE ENFANCE À ROUTHIEVILLE :

Vers l'âge de huit ans, un dimanche avant-midi, je suis revenue de la chapelle, après les prières et les cantiques habituels, et en entrant à la maison, j'ai surpris maman et papa qui dansaient ensemble. Je suis resté figée un instant, et j'ai finalement dit : « Mais, la danse est défendue ? », d'après ce qui se disait anciennement. Maman m'a expliqué :

« La danse est défendue dans les endroits publics, mais pas à la maison ».

Robert et moi, en faisant nos devoirs, autours de la table à manger, je voulais que maman m'aide dans un problème d'arithmétique et elle refusait en m'expliquant que c'était l'enseignante qui devait le faire. Mais je ne voulais plus aller à l'école. Papa voyant que j'étais désespérée, sort du salon, prend la parole en disant : « L'école, c'est bien important dans la vie, il faut que vous y alliez. Faites votre gros possible et on sera toujours contents de vous autres ». Ces paroles m'ont rassurée, car j'ai tout de suite pensé en moi-même : « Mon possible, je suis capable de le faire ». C'est pour dire que papa, en grand optimiste qu'il était, ne parlait pas souvent, mais ce qu'il disait était encourageant à entendre.

Une autre phrase dont je me souviens bien : « Les enfants, ne chiez pas contre la pluie, elle fait grossir les framboises ». Cela nous aidait à endurer les journées de pluie, car nous vendions les framboises à la propriétaire de l'Hôtel de la Montagne, madame Alphonse Routhier, qui recevait les touristes et les pêcheurs de saumons, avec ses bonnes tartes aux framboises et aux bleuets.

Après le souper, la prière du soir en famille, récitation du chapelet, on avait hâte au mois de juin, c'était moins long, on récitait alors le chapelet du Sacré Cœur. Lorsque grand-maman Roy était de passage chez-nous, elle rallongeait la prière en récitant les prières du matin et du soir intégralement, tel que dans le missel dominical.

L'hospitalité proverbiale de la famille Frigon était reconnue « provincialement » et je dirais aussi au Nouveau-Brunswick. Tous les « quêteux » de passage à Routhierville, se voyaient refuser l'hospitalité pour s'entendre dire : « Allez à la petite maison jaune, ils vont vous recevoir ». Ils mangeaient à se défoncer, et un soir maman avait préparé du hachis, la nuit, on entendit un « quêteux » qui avait sans doute de la misère à digérer, se lamenter, en disant : « Maudit chiard, j'en mangerai plus ». Un autre « quêteux » se régalaient du pain de ménage de maman, on se demandait quand est-ce qu'il serait rassasié. Et après qu'ils étaient partis, maman en était quitte pour tout désinfecter à l'eau bouillante, assiettes tasses et coutellerie.

Papa n'a jamais travaillé le dimanche. Il pratiquait des activités récréatives, dépendant des saisons, il allait « faire ses chemins de framboisiers » avant que les

fruits soient mûrs, il traçait des sentiers pour les ramasser plus facilement, sans écraser les plants inutilement.

Il allait à la chasse à la perdrix avec son petit fusil 410, Robert et moi l'avons souvent accompagné. Il nous avait montré à tendre des collets à lièvres, nous étions bien fiers des quelques captures que nous faisions. En automne, il allait cueillir du pimbina et des cerises à grappes que maman transformait en délicieuse gelée. La cueillette des noisettes vendues aux fils de Monsieur Routhier, rapportait quelques sous. Une bonne fois, j'avais laissé traîner des sous sur la table de la salle à manger, papa passe par là et dit : « L'argent, moi je ne laisse pas traîner ça », il ramasse mes sous et les place dans ses poches. Quelle leçon d'éducation !

Pendant une couple d'hivers, papa a trappé et capturé des très beaux pécans, des renards roux et des renards argentés, des martres, des visons et des belettes ou hermines. Dans ce temps-là, les belles peaux de fourrures se vendaient bien chez Dupuis & Frères à Montréal.

Il a fait aussi des expéditions de chasse aux caribous, avec Ti-Zime (Onésime III, Jos. Champion et d'autres, en Gaspésie, sans doute ce que l'on appelle le Parc Forillon, aujourd'hui.

Pour ce qui est de la pêche sur la rivière Matapédia, elle était réservée aux touristes américains, qui, en canots avec leur guide Micmac nous sortaient des gros saumons sous nos yeux.

À certains dimanches d'été, toute la famille se rendait au ruisseau Assemetcouagan, sur la route 132 à un mille à l'ouest de Routhierville, pour faire un pique-nique, c'était aussi l'occasion de taquiner la truite et de manger quelques bleuets.

Un beau souvenir de la vie à Routhierville, c'était à chaque hiver sur la rivière, de voir papa travailler avec les hommes de la Côte, avec leurs chevaux et les employés de Monsieur Routhier occupés à tailler et à charroyer des gros blocs de glace pour les entreposer dans la glacière, ou durant toute l'année, ils étaient très utiles pour la conservation de la viande que le marchand général recevait sur le train « Le Local » à toutes les semaines.

Papa avait construit, à côté d'une grosse roche au pied de laquelle coulait une petite source d'eau souterraine qui était suffisamment froide pour qu'on puisse faire prendre les préparations de gélatine ou de Jell-O et y conserver différents mets préparés. À l'arrière, il y avait un poulailler construit pour le confort de quelques poules pour notre famille.

Lors des réunions de famille, papa aimait bien se montrer « taquin ». Au repas du midi, si maman apportait sur la table un poulet à dépecer, invariablement, papa disait : « Qui veut le « troufignon » ? (Croupion). Maman se dépêchait de répondre : « Moi », sachant d'avance que personne n'était intéressé. Moi, je pensais en moi-même : « J'espère qu'il va rester de quoi sur la carcasse pour qu'elle puisse s'y rassasier, elle aussi ».

Pendant les vacances d'été, souvent les fils d'Éva, Régis et Gustave, aimaient bien venir passer quelques semaines à Routhierville. La rivière et la montagne étaient leur terrain de jeux avec Robert et Georges-Henri.

Parmi les beaux souvenirs que j'ai de mes parents, c'est quand maman accompagnait papa au piano et que lui chantait : « Le credo du paysan ». Aussi quand papa demandait à maman, de lui jouer au piano : « Sweet Bye and Bye ». Elle devait mettre beaucoup d'âme en jouant, en tout cas, ça impressionnait beaucoup Georges-Henri qui allait se cacher en arrière du poêle l'Islet, pour pleurer, et sa jumelle le voyant pleurer, allait en faire autant dans sa chambre.

Selon maman, la plus grande qualité de papa, ce qui le caractérisait le plus, c'était son grand optimisme. Il a traversé des périodes très difficiles et je l'ai souvent entendu dire : « Le Bon Dieu donne bien à manger à ses petits oiseaux, Il ne nous laissera pas mourir de faim ».

ÉTUDES DES ENFANTS :

Nos parents ont consentis à plusieurs sacrifices pour faire instruire leurs enfants.

Éva Frigon est allée étudier à Manseau, où elle a obtenue son diplôme d'école normale. Ti-Zime, Onésime III, son cours de secrétariat et de télégraphiste à Memoramcook, Nouveau-Brunswick. Cécile Frigon a fait son cours d'infirmière à Québec, à l'Hôpital St-Michel-Archange. Cécile a fait du service privé auprès d'Anne-Marie, la fille de monsieur Alphonse Routhier.

Pour les études supérieures des quatre autres enfants nés à Routhierville, la famille a déménagé à Rimouski, en 1943. Marie-Jeanne Frigon a fait sa dixième année et un cours commercial de deux ans chez les Sœurs de la Charité. Robert Frigon a étudié chez les Frères du Sacré-Cœur et au Séminaire de Rimouski, une partie du cours classique et à l'École de Marine. Georges-Henri Frigon a étudié chez les Frères du Sacré-Cœur de Rimouski, puis une partie du cours classique au Séminaire du même endroit.

Papa a dû vendre son fusil 410, pour payer l'inscription de ses deux fils, Robert et Georges-Henri au Séminaire de Rimouski, après leurs études primaires chez les Frères du Sacré-Cœur, pour entreprendre leurs cours classiques.

Une bonne chose dans ces années-là, il était facile de commencer à travailler aussitôt les études terminées.

Entre ses nombreux voyages ici et là, Vancouver, Terre de Baffin, voyages sur les gros cargos dans le Sud Atlantique, comme sans-filiste, Robert faisait de temps en temps une petite escale à la maison paternelle.

Plusieurs années plus tard, mon frère Robert Frigon, avec Raymond Frigon d'Ottawa, ont été les co-fondateurs de l'Association des Familles Frigon Inc., en octobre 1992.

UN HOMME SAGE :

Papa était reconnu comme ayant un bon jugement, j'ai l'impression qu'il était tour à tour une sorte de directeur de conscience, d'arbitre entre voisins de la Côte aux prises avec des chicanes de clôtures.

Souvent les hommes de la Côte ainsi que des voisins venaient chez-nous discutaient avec lui et maman était aussi appelée à se joindre à eux. Ils étaient tous deux très avertis des problèmes de toutes sortes. Ils se tenaient au courant de l'actualité car ils étaient abonnés aux journaux comme l'Action Catholique, La Patrie et quelques périodiques.

Un autre fait qui prouve que les gens avaient bien confiance dans le bon jugement de papa, c'est lorsque mon oncle Jos. Lévesque à St-Moïse, dont l'agonie se prolongeait, suite à un cancer, il ne voulait pas mourir, se choquait et donnait de la misère à ma tante Marie-Hilda. Papa y est allé et lui a dit : « Jos, écoutes-moi bien, c'est Nézime qui te parle, comprends donc qu'on va tous y aller « l'Autre Bord », c'est à ton tour de partir, la semaine prochaine, dans un an, c'est moi qui va partir, acceptes donc cela ». C'est à partir de ce moment seulement, qu'il est devenu plus calme et résigné.

LA POLITIQUE :

Dans le domaine politique, mes parents étaient très avertis, très conscients des problèmes de l'heure. Lorsque venait le temps des élections provinciales, Monsieur Routhier n'ouvrait même pas l'enveloppe qui lui était adressée, comme organisateur politique, il venait porter l'enveloppe à maman.

C'est chez-nous que se tenait le bureau de votation. Les gens entraient par la porte du salon, votaient dans la salle à manger et sortaient par la porte de la cuisine. Je crois bien que le tout était inscrit au nom de papa, les femmes n'ayant pas encore le droit de vote.

Déjà dans ce temps-là, papa était très ouvert en ce qui concerne la libération de la femme. Ce ne sont pas tous les hommes de cette époque qui auraient laissé leur femme aller faire des discours politiques dans des paroisses environnantes, pour le Crédit Social et le Bloc Populaire. Des personnalités politiques comme : Louis Évan, Gilberte Côté-Mercier et Réal Caouette, plus tard député, ont été reçus à la table familiale de Rimouski.

Une couple d'années avant la mort de papa, j'étais allée à Rimouski et je regardais sur sa table de travail, la revue Actualité avec la photo de René Levesque en page couverture, et il a dit : « Le futur Premier Ministre du Québec », et toute surprise, je lui ai dit : « Vous pensez ? ». C'est pour dire qu'il était très perspicace en politique. C'est une prédiction qui s'est réalisée quelques années plus tard.

LE MOULIN À SCIE DE ROUTHIERVILLE :

Pour ce qui est du moulin à scie de Routhierville, il a bien existé. Possiblement, il a été en opération de 1923 à 1930. Situé sur la côte à l'est du village, au coin de la route qui se dirige vers l'ouest. Il employait plusieurs travailleurs qui étaient nourris par le même cuisinier Jos. Bérubé, le fils de sa première femme. Sa sœur Laura Bérubé devait aussi y travailler comme assistante-cuisinière.

À proximité du moulin, il y avait le camp en bois ronds, qui servait de résidence et c'est là où je suis née. Après ma naissance, papa a construit une maison non loin sur la route de « La Côte ». C'est là que Robert est né, en 1928.

Durant l'opération du moulin à scie, la famille a demeuré sur la côte, pendant quelque temps.

Mes parents y ont reçu la visite de Bernadette Gaudreault-Tremblay, la nièce de papa, une cousine de Cécile Frigon. C'était Cécile qui la réclamait à tous moments, parce qu'elles s'entendaient bien ensemble. Bernadette, lorsqu'elle demeurait à Forestville, m'a raconté que souvent les jeunes descendaient à pied la côte pour aller chercher le courrier à Routhierville, soit elle, Cécile, Ti-Zime et Aristide. Bernadette demeurait en visite plus longtemps que prévu et sa mère lui avait écrit ceci : « Si tu es pour rester encore plus longtemps, dis le moi et je vais t'envoyer ta valise ».

La famille a déménagé définitivement dans la petite maison jaune, près de la voie ferrée, probablement vers 1930, après l'époque du moulin à scie.

ENTREPRENEUR FORESTIER :

À la fermeture du moulin à scie, par la force des choses, mon père est devenu « entrepreneur forestier », il fallait quelqu'un pour superviser l'exploitation de la forêt sur les lots de colonisation attribués par le Gouvernement du Québec pour aider à contrer la crise économique des années 29, 30 et suivantes.

Papa travaillait d'une noirceur à l'autre. Il se levait alors qu'il faisait encore noir, déjeunait tout seul, accompagné de ses deux chats placés de chaque côté de lui. Il donnait à chacun des bouchées trempées dans le bouillon de ses fèves au lard, lesquelles avaient mijotées toute la nuit dans le fourneau du poêle « l'Islet ». Il coupait sa corde de bois dans sa journée. Seuls les grands froids sibériens ou une tempête de neige pouvaient modifier son emploi du temps.

Le bois était coupé par des hommes qui habitaient sur la côte et d'autres qui le charroyaient et le cordaient le long du ruisseau près de notre maison.

Lorsque le dégel était commencé, les chevaux ne voyageaient plus, c'était alors l'écorçage du bois. À Routhierville, on savait que le printemps était vraiment arrivé lorsque l'on humait dans l'air la senteur de l'écorçage à la « plaine » du bois de pitoune.

Il fallait que son bois soit mesuré et estampillé par un mesureur de bois licencié.

Et par après, c'était l'expédition des pitounes sur les trains du Canadian National Railways. Il y avait une troisième voie ferrée installée à cette fin. (Aussi, deux voies ferrées existaient pour la rencontre des trains de voyageurs ou de marchandises).

Aussi loin que je me souviens, il y avait des cages de madriers et de planches derrière -notre maison, en bas de la Côte, pendant quelques années. Ces matériaux provenaient-ils du moulin à scie qui avait été fermé, et qui n'opérait plus ? Ont-ils servi à bâtir la maison d'Aristide à Ste-Florence ? Si oui, il les méritait bien.

MOULIN À SCIE DE STE-FLORENCE :

Maman avait des passes du C.N.R. dans ce temps-là, lorsque l'on voyageait dans le train « Le Local », maman nous disait de surveiller ce que l'on allait apercevoir juste avant d'arriver à Ste-Florence, je me souviens vaguement d'un amas de

ferrailles toutes rouillées près du chemin de fer, et j'étais trop jeune pour questionner. Est-ce que c'était le moulin que l'on avait eu à Routhierville qui était rendu-là ? Ou des morceaux d'un ancien moulin qui avait été en opération à Ste-Florence?

LE GARDE-FEU :

C'est impossible de déterminer au juste l'année exacte où il a commencé à travailler comme garde-feu à l'emploi du C.N.R. à Routhierville, probablement vers 1923. L'été seulement, il patrouillait sur une draizine ou tricycle, sur le chemin de fer, de Milnikek à l'est et jusqu'à Ste-Florence, à l'ouest de Routhierville. La journée commençait à 07h00 jusqu'à 16h00. Il s'agissait de vérifier si des tisons s'étaient échappés de l'engin du train à vapeur qui pouvaient tomber sur les dormants du chemin de fer, et y mettre le feu.

À l'été, la cueillette des fraises débutait la saison à ma fête, le 29 juin, il apportait un petit casseau en écorce avec des fraises des champs dont maman faisait une délectable mousse aux fraises. Il nous encourageait à aller en cueillir nous-même et nous amenait sur son tricycle, il nous débarquait vis-à-vis les belles talles, et continuait sa patrouille de garde-feu, il nous ramenait en descendant de sa patrouille.

Pendant le temps des bleuets, il transportait sa famille pour aller à la cueillette de ce petit fruit à Bellavance, à quelques milles à l'ouest de Routhierville, sur la montagne, où la cueillette était abondante. Mon frère, Georges-Henri, à l'âge de 10 ans a descendu le sentier avec 2 chaudières de 20 livres, pleines de bleuets, à bout de bras. Je me souviens très bien, je le suivais en arrière.

Dans les dernières années de sa patrouille, nous demeurions à Rimouski et il s'était construit, à Routhierville un petit chalet d'été, pour l'accommoder. Je l'ai habité avec maman, pendant quelques jours. Il prend sa retraite à l'âge de 65 ans.

LE BÂTISSEUR :

Parmi les belles réalisations d'Onésime Frigon II, mentionnons qu'il a été tailleur de pierres à la construction de la superbe église de Ste-Angèle-de-Mérici, entre les années 1900 à 1904.

À l'occasion du 125^{ième} anniversaire de l'église de Ste-Angèle-de-Mérici, la doyenne de ce village, madame Marie-Anne Gagné-Lepage, a révélé à la télévision de Rimouski, en février 1993, qu'il a fallu quatre années pour construire l'église. Les pierres provenaient de St-Octave-de-Métis, transportées par des chevaux et elles

étaient taillées avec un ciseau de tailleur de pierre et d'un maillet. Madame Gagné-Lepage a raconté que lors de la finition de l'intérieur de la voûte, les ouvriers qui étaient montés sur des échelles pour y coller les feuillets d'or, laissaient tomber des petits morceaux d'or que les enfants ramassaient et donnaient aux religieuses qui en faisaient des étoiles pour coller dans les cahiers de devoirs des élèves, comme récompenses.

Il a exercé le même métier, à la construction de l'église de St-Moïse et même de la construction de la cathédrale de St-Germain de Rimouski.

En 1931, construction du magnifique pont de Routhierville, selon les plans d'un architecte fut construit par mon père et des ouvriers. Parmi lesquels Aristide Frigon faisait partie, selon son témoignage qu'il m'a fait en personne, lors de la première réunion des Frigon à Québec, en 1972.



Pour que Routhierville devienne un endroit touristique estival, selon la vision de monsieur Alphonse Routhier, il a fallu y construire un hôtel et des cabines, du côté opposé de la rivière à la voie ferrée. Papa y a contribué abondamment. Il a travaillé à la construction de l'Hôtel de la Montagne, quatre grosses cabines et cinq

petites le long de la rivière. Il a ajouté une tour à l'hôtel que je me souviens avoir vue construire, assise sur la galerie de notre maison jaune, juste en face de l'autre côté de la rivière, vers 1934.

Dès le mois d'avril, il voyageait soir et matin, apportant son dîner. Lorsque la température le permettait, c'était Robert et moi qui lui apportions un dîner chaud, dans une chaudière vide de graisse *Domestic*. Il y avait toujours une portion supplémentaire pour nous récompenser. Parfois, notre mère nous accompagnait, avec les jumeaux, Georgette et Georges-Henri, empruntant le pont couvert. C'était alors l'occasion d'un pique-nique familial.

Papa était heureux avec des outils de menuisier, entre les mains. C'est ainsi qu'il a fabriqué des chaises berçantes, armoires, garde-robes et étagères. Mais son chef-d'œuvre fut une magnifique bibliothèque, avec deux panneaux vitrés en haut, la partie secrétaire au centre et deux panneaux de rangement en bas avec serrures. Il avait fabriqué aussi, une huche à pain aux lignes harmonieuses, dans laquelle l'on pouvait vider un sac de 100 livres de farine au complet.

C'était aussi lui qui fabriquait les petites tombes à bébés. Il gardait toujours en réserve du beau bois sec, au grenier du grand hangar à bois de chauffage, dans lequel il s'était aménagé un établi de menuisier. Il les fabriquait avec grand soin, en respectant la forme traditionnelle des grandes tombes. Je lui aidais souvent, comme « assistante-menuisier », vu que le délai de livraison était très court dans ces cas-là. Aussi, je me souviens d'une fois où maman avait habillé la petite tombe avec du satin et de la dentelle, sans doute que le bébé avait été « exposé » cette fois-là. La consigne était que c'était toujours pour des petits bébés des gens de la Côte, mais sans doute en a-t-il fabriqué pour ses propres bébés.

Mon frère Georges-Henri a vraiment hérité des talents de menuisier de notre père. Il a rénové sa maison duplex à Québec et y a fabriqué toutes sortes de belles commodités.

Papa a fabriqué quatre petits pupitres et un grand pour l'institutrice qui était maman qui nous faisait la classe dans le salon, à nous quatre et à quelques voisins.

En 1937, mademoiselle Juliana Fournier est venue enseigner à l'école de Routhierville, pendant deux ans.

Par la suite, ce fut mademoiselle Bernadette Lévesque et quelques autres.

Durant la Deuxième Guerre mondiale, papa a travaillé à la construction de l'aéroport de Mont-Joli.

Par après, à la construction de l'École de Marine de Rimouski.

Vers 1950, à Nazareth de Rimouski, papa a construit une maison unifamiliale pour l'ancienne bonne de ma sœur Éva, qui est devenue, par la suite, la propriété de mon frère Robert et sur le même terrain de Robert, il a construit une petite maison unifamiliale.

Par la suite à Pointe-au-Père, il a construit le plus mignon petit chalet, carré, avec son toit pyramidal, comprenant deux chambres, salle de toilette, cuisinette et salle de séjour. C'est maman qui en avait fait le plan avec la collaboration de papa. Tous les deux y ont passé des étés heureux. J'ai pu en profiter, pendant un été, et je n'oublierai jamais les magnifiques couchers de soleil, et les baignades dans les eaux glacées du fleuve, en arrivant de travailler chez Anselme Côté & Fils de Rimouski, l'autobus me transportant soir et matin.

En 1949, construction de notre maison en co-propriété, 50 rue St-Joseph, Rimouski, la famille Frigon en haut et ma tante Georgiane en bas.

Il a commencé à construire quatre blocs à appartements pour Ti-Zime (Onésime III) à Mont-Joli, en 1953.

Aussi, en 1957, construction d'une entrée séparée à notre maison, avec rallonge au deuxième étage. De même, construction d'un balcon à notre maison.

Papa aimait beaucoup visiter ses enfants et petits-enfants. Tous les dimanches après-midi, quand la température le permettait, il partait à pieds avec maman pour descendre chez Éva, à 26 St-Paul, c'était une bonne marche. Il y allait aussi sur semaine, en allant faire ses commissions.

DÉCÈS D'ANTOINETTE ROY :

Antoinette Roy, décédée le 15 septembre 1957, à l'Hôpital St-Joseph de Rimouski, sépulture le 18, à Rimouski, à l'âge de 61 ans, des suites d'un cancer du sein et d'une pleurésie.

TROISIÈME MARIAGE :

Troisième mariage d'Onésime Frigon II avec Anna Pinault, veuve de Mathias Proulx, le 18 septembre 1958, à St-Robert - Rimouski. Elle était la grand-mère de l'organiste Jean-Guy Proulx à la cathédrale de Rimouski.

Devenue malade, Anna Pinault fut soignée au Sanatorium de Mont-Joli, et papa allait la visiter très souvent, en descendant et remontant la même journée sur l'autobus.

Si l'on se réfère au début du texte de notre grand-père Onésime I, nous comprenons que notre père Onésime II, n'a pas fréquenté l'école aux États-Unis, assez longtemps pour apprendre à écrire couramment, mais d'après la lettre qu'il m'a fait parvenir, on peut constater qu'il parvenait à se faire comprendre en écrivant « au son ». C'est très touchant.

Anna Pinault, décède le 6 décembre 1961, au Sanatorium de Mont-Joli, inhumation au cimetière de Rimouski.

Après avoir pris sa retraite, papa commençait sa journée en allant à la messe de 06h00. Ensuite il occupait son temps libre avec la lecture de livres de médecine ou autres. Il jouait son jeu de patience sur sa table à cartes. Puis il écoutait les bulletins de nouvelles à la télévision. C'est lui-même qui faisait ses commissions pour son alimentation qu'il préparait pour ses repas, avant que Cécile vienne le rejoindre, à 50 St-Joseph.

Lina Ross, l'aînée de Julie et Brigitte, les trois filles de Marie-Jeanne Frigon-Ross et d'Émilien Ross, se souvient de son grand-père, Onésime II, comme un personnage heureux et souriant. Il était très fidèle à manger aux heures fixes, son dîner et son souper. Entre les repas, il se régalaient de quelques noix et en écalait une pour chacune de nous.

À chaque vacance d'été, ma famille allait le voir à Rimouski et Lina se souvient qu'il lui avait expliqué les formes des nuages, les éclairs de chaleur, les orages qui se produiraient en dedans de deux heures, et qu'il fallait entrer les chaises du balcon dans la maison.

Lorsqu'il venait se promener à Forestville, Lina et Julie allaient à tour de rôle lui acheter ses cigarettes Peter Jackson et elles recevaient en retour 0.25 cents pour leur commission.

Lors d'un de ses voyages, il m'a fait la confidence qu'il avait toujours été heureux avec maman.

BON PÈRE DE FAMILLE :

Papa a toujours agi en « bon père de famille », comme on dit en langage juridique. Envers tous les gens qui dépendaient de lui.

Dès son premier mariage, Onésime II, mon père a élevé les deux enfants orphelins, Joseph et Laura Bérubé. Aussi ses trois enfants, Éva, Onésime III et Cécile, nés de cette même femme.

Je croirais qu'ils ont été mis à l'ouvrage aux moulins à scie de St-Moïse et de Routhierville, surtout dans le service de l'alimentation, Joseph comme cuisinier et sa sœur Laura comme assistante. Tous les deux gardent un très bon souvenir et parlent en bien de leur père adoptif.

J'ai rencontré Laura Bérubé, épouse d'Henri Martin, au service funéraire de Jos. Thériault, le mari d'Éva, en 1955.

Puis Joseph Bérubé est venu faire connaissance avec mon mari, chez-nous, ici à Forestville, avec sa femme Jeanne Harrisson, native de Matane. Ils étaient de passage pour visiter leur fille à Forestville, madame Adrienne Bérubé-Côté, et leur fils à Baie-Comeau.

Avec maman, Antoinette Roy, sa deuxième femme, il a élevé quatre enfants, dont : Marie-Jeanne, Robert, Georgette et Georges-Henri, les deux jumeaux.

Il a pris soin, de façon temporaire, des trois enfants adolescents de son frère Wilfrid Frigon : Aristide, Hémérentienne et André, de Manseau. Ces deux derniers venaient souvent chez-nous en visite à Routhierville.

À Rimouski, pour finir l'énumération des responsabilités envers la parenté, il a aidé à élever les quatre jeunes enfants de la sœur de maman, Georgiane Roy et de son mari, feu Arcade Doiron : Gaétan, Rodrigue, Georges-Aimé et Hermance. Notre grand logement de 5½ pièces, à Rimouski, a abrité huit enfants pendant quelques mois. Puis ma tante, a loué un logement dans le même bloc avant la construction de notre maison de la rue St-Joseph, à Rimouski, pour les deux familles, ma tante Georgiane en bas et nous en haut.

AUTRES CONFIDENCES D'ARISTIDE FRIGON :

« Mon oncle Onésime II qui m'a adopté à l'âge de 16 ans, m'a toujours bien traité. » Aristide ajoute : « J'en ai toujours voulu à mon père, Wilfrid Frigon, de l'avoir empêché d'être embauché par son oncle, le Père Aristide Brûlé, comme employé au

presbytère de Manseau. Il était mon parrain, j'aurais eu une vie sans misère avec lui. » Sans doute que le père devenu veuf voulait garder ses enfants le plus près possible de lui, qui est allé demeurer à St-Moïse, chez sa sœur Marie-Hilda avec sa fille Émérentienne et son plus jeune fils, André.

Wilfrid Frigon, avait fait une pleurésie, il a été hospitalisé trois mois au Sanatorium de Mont-Joli, puis envoyé en convalescence chez son frère Onésime II à Routhierville.

Wilfrid est allé se promener à Manseau, sa pleurésie s'est aggravée et le docteur voyant la gravité de son cas, lui a donné une pilule et l'a expédié à bord de l'Express pour St-Moïse, où il est décédé le lendemain midi de son arrivée. »

Aristide Frigon est demeuré longtemps à Routhierville, parce qu'il y avait de l'ouvrage. Comme après son mariage, en 1932, il est demeuré chez son oncle Onésime II, presque un an, pour son travail.

Aristide, se souvient très bien de la fois où il m'a échappée sur le bord de la table en m'envoyant en l'air et je m'en étais fendu la lèvre, je saignais et maman était malade au lit, c'est André qui l'a empêché de me prendre. Aristide m'a déclaré : « J'avais tellement peur de me faire disputer par mon oncle Onésime, mais il ne m'a rien dit, j'étais content. »

LA PARENTÉ D'ONÉSIME II AUX ÉTATS-UNIS :

Deux sœurs de papa ont émigrées à Fall River, Mass., États-Unis, peu après leur mariage, et ne se sont plus jamais rencontrés avec notre père.

L'aînée, Léonie Frigon (1884 – 1944), a épousé Augustin Lévesque, le 9 janvier 1900, à Ste-Angèle-de-Mérici, fils d'Augustin Lévesque et de Sophie Collin. Ils eurent treize enfants, dont le septième, George Lévesque est décédé d'asthme.

L'autre sœur, Marie-Anne Frigon a épousé Joseph Jacques, le 24 juillet 1917, à St-Moïse, fils de Nazaire Jacques et d'Hélène Migneault, de St-Damase. Elle a correspondu avec maman, qui était la marraine de son unique fille, nommée Antoinette Jacques.

DÉCÈS D'ONÉSIME FRIGON II

Onésime Frigon II est décédé après quelques jours d'hospitalisation, au Sanatorium de Mont-Joli, (aujourd'hui le Centre Métissien de santé et de services communautaires).

Funérailles le 21 juin 1969, à 11h00 à l'église St-Robert-Bellarmin de Rimouski, inhumé au cimetière de St-Germain de Rimouski, dans le lot 448A, d'après le livre des visiteurs du Salon funéraire de Rimouski.

Notre cadette, Brigitte Ross, alors âgée de neuf ans, fut très impressionnée et bouleversée de voir où son grand-père était exposé. C'était la première fois qu'elle était confrontée à la mort et à un salon funéraire. Toute la parenté y était rassemblée, mais ce n'était pas pour une fête joyeuse.

LA COMMUNION DES SAINTS :

Je crois beaucoup à ce que l'on nomme « La Communion des Saints », c.a.d. les pouvoirs qu'ont nos défunts d'aider ceux qu'ils ont laissés sur la terre.

Lorsque j'étais présidente de la Fédération 19 (Côte-Nord) des Cercles de Fermières du Québec, j'hésitais à choisir un thème ou un autre pour mon allocution d'ouverture d'un congrès, dans un rêve nocturne, papa m'a dit clairement quel thème aborder.

Lors du recensement des producteurs agricoles de notre région, j'avais de la difficulté à franchir une petite côte glacée et enneigée en automne, j'ai dit : « Papa vous avez déjà conduit une auto, aidez-moi ». J'ai senti une chaleur dans mon bras et j'ai très bien réussi.

Maman m'a empêchée de donner un coup de ciseaux qui aurait été fatal, dans la confection d'un beau tissu destiné à devenir un ensemble deux pièces. Mon bras s'est retiré juste à temps et j'ai senti un frôlement de chaleur dans mon bras.

Nos parents qui ont tant sacrifié de leurs temps et leur argent pour les gens qui dépendaient d'eux, continuent à faire du bien sur la terre, de leur demeure céleste.



Onésime II assista au 30^e anniversaire d'Onésime III

ONÉSIME FRIGON III 1908 – 1983



Onésime Frigon III né le 21 mars 1908, à St-Moïse de Matapédia ; celui qu'on à toujours appelé « Ti-Zime », de son surnom.

Même si mon neveu Gérald Frigon a rédigé la biographie de son père, (Souvenir de mon père Onésime Frigon 1908-1983, aussi disponible sur ce site), j'aimerais relater quelques souvenirs personnels de mon grand frère que j'admiraais beaucoup.

Le plus merveilleux souvenir que j'ai de lui, c'est lorsque j'avais peut-être deux ou trois ans, il est venu en congé de Noël, de Memramcook, Nouveau-Brunswick, et lorsque je suis descendue d'en haut, le matin, j'ai eu l'agréable surprise de voir au

pieu de l'arbre de Noël, une très belle grosse poupée en porcelaine, avec des boudins comme les miens, et de beaux yeux qui se fermaient, avec une robe rose bouffante, toute garnie de dentelles. J'étais très heureuse.

Lorsque j'avais six ou sept ans, nous sommes allés, Papa, Cécile, Ti-Zime et moi à une partie de baseball à Ste-Florence. Ti-Zime jouait et il a fait un bon coup. J'étais très contente et j'ai applaudi longuement.

Comme Maman avait ses passes du C.N.R., nous allions souvent chez Ti-Zime à Ste-Florence, pour des services non disponibles à Routhierville, comme le coiffeur, la coiffeuse, et à Mont-Joli, plus tard pour les soins dentaires. Sa charmante épouse G  ratrice (G  a), nous recevait chaleureusement, ainsi que ses deux sœurs Blanche et Marie-Ange, avant que cette dernière suive son mari à Murdocville.

Lorsque j'ai marché au catéchisme pour ma communion solennelle, je suis rest  e chez monsieur et madame Irénée St-Laurent, un sectionnaire du C.N.R. transféré à Ste-Florence et qui nous g  taient, les jeunes, vu qu'ils n'avaient pas d'enfant. Lorsque je revenais le vendredi soir, avant de monter dans le train, le « Local », je soupais chez Ti-Zime et pour accompagner le mets principal, en plus des légumes, il y avait toujours un petit plat à dessert rempli de tomates étuvées, ce que nous n'avions pas chez-nous.

Ti-Zime et G  a, se faisaient un devoir de venir recevoir la bénédiction paternelle du Jour de l'An, à tous les ans. C'était l'occasion d'entendre Ti-Zime jouer au violon, accompagné par G  a au piano et Papa qui chantait « *L'heure exquise* » de la « Veuve Joyeuse » de Franz Lehar. C'était très émouvant.

C'était très plaisant lorsque Jos. Th  riaault, le mari d'  va Frigon, nous conduisait à Mont-Joli, le dimanche en été. G  a nous offrait de bons petits plats de délicieuses friandises. Papa avait la chance de jouer aux cartes, au 500 et souvent, il s'arrangeait, pas en trichant, pour prendre le contrôle de la partie. Il riait de bon cœur de ses bons coups. Puis nous allions voir le grand potager ainsi que les arbres fruitiers dont des cerisiers. La résidence de Ti-Zime servait de relais pour Cécile et moi, lors de nos voyages en avion afin d'aller travailler à Sept-Iles.

Onésime Frigon III, est décédé le 21 janvier 1983.

Et voici les commentaires de Georgette Frigon, la sœur de Marie-Jeanne :

ONÉSIME FRIGON, mon père.

Mon père, ce bel homme, grand au sens propre comme au figuré, nous a laissé l'image d'un homme taciturne, promenant sur les choses et les gens son regard d'un bleu très rare, réfléchissant des pensées qu'il taisait volontairement ou n'osait pas exprimer.

Je sais maintenant qu'il aurait aimé connaître les mots qui l'auraient aidé à traduire ses sentiments intérieurs qu'une pudeur excessive l'empêchait d'exprimer.

S'il ne savait pas écrire, il avait appris à lire, et il dévorait littéralement les journaux et périodiques dont il était un fidèle abonné. Il était un passionné des actualités mondiales, de la politique provinciale et fédérale qu'il analysait en visionnaire.

Toute sa vie a été le témoignage vivant des grands principes qu'il chérissait : l'honnêteté, l'amour des enfants, le respect et la protection dus aux orphelins.

À dix-huit ans, on le marie à une veuve d'un demi-frère qui a deux enfants. À cette époque où n'existait aucune mesure sociale, il fallait un célibataire de service pour prendre la relève d'un défunt. De cette union sont nés trois autres enfants : mes demi-frères et soeurs. Alors que ces derniers étaient à peine adolescents, il a recueilli les trois enfants que son frère et sa belle-soeur avaient laissés en mourant.

Devenu veuf à son tour, et dans la force de l'âge, il a su gagner le coeur de l'institutrice de son village : ma mère, qui lui a donné quatre enfants. Mais le destin réservait une autre responsabilité à cet homme généreux : aider une belle-soeur à élever ses quatre enfants après le décès de leur père. Qui dit mieux ?

Loin de se sentir accablé par ses obligations, il a toujours accepté son lot avec soumission. Sans faire grand état de sa foi chrétienne, il entretenait une confiance inébranlable en la Providence.

Je ne l'ai jamais entendu « sacrer », car c'était « péché », mais surtout de mauvais goût. Il avait à son répertoire deux seuls jurons : « maudit » pour les impatiences mineures, et « blasphème » s'il était très, très contrarié. Comme je l'ai dit plus haut, il n'avait pas les humeurs démonstratives.

Mais il chantait. Pas tout à fait juste, mais souvent. Des chansons entraînantes pour se donner du coeur à l'ouvrage. Des berceuses humoristiques qui nous ravissaient, mon jumeau et moi, nichés sur chacun de ses genoux. Il avait aussi à son répertoire

des chansons gaillardes que ma mère réprouvait, pour le principe, en retenant un sourire en coin.

Mon père n'a jamais été riche. Il a bien été l'un des premiers dans son patelin à rouler en automobile, la célèbre Ford « T », alors qu'il possédait un moulin à scie. Mais, étant foncièrement honnête, il a tout perdu en refusant de se plier à des magouillages politiques. Eh oui, même en ce temps-là ! Et emprunter, ça ne se faisait pas par des gens honnêtes et honorables !

Pour subvenir aux besoins de ses nombreuses maisonnées, il a cumulé les emplois « d'une étoile à l'autre », étant cheminot ferroviaire, menuisier, ébéniste, peintre, trappeur, gardien de nuit, etc. Dans le hangar attenant à la maison, il fabriquait aussi les cercueils pour tout le village. J'en conserve même un souvenir très émouvant : je l'ai surpris versant une larme alors qu'il sablait un tout petit cercueil, celui de son dernier-né.

En écrivant ces lignes, je n'ai pas idéalisé le souvenir de mon père, cet homme tranquille.

Il fut tout cela, et bien davantage !

Georgette Frigon-Cormier